

Passer la nuit

MARINA DE VAN

Passer la nuit



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2011

CE MATIN, j'ai effectué les gestes nécessaires. Prendre mon café, me préparer, m'habiller. Je suis maintenant dans le vide de la journée qui commence sans que rien n'y soit prévu pour moi. Je fume et le mégot court brûle ma peau. Je laisse ma main pendre sans broncher. La braise consume ce qu'elle touche de mes doigts relâchés. La douleur me tient éveillée, occupée. Je regarde par la fenêtre, les arbres nus, leurs branches taillées. Je vois le ciel blanc. Je songe à ce que je pourrais faire. Mais quelque chose m'empêche d'agir. Il est midi. Je pourrais lire, ou écrire mon courrier. Mais la vue des enveloppes décachetées me paralyse. Je pourrais faire des courses, acheter des choses à manger. Mais là aussi, cette pensée me fige. Je reste sur mon lit, à regarder le ciel blanc, les toits d'ardoises, les fenêtres opaques de mes voisins. Chacun vit à rideaux tirés, sauf moi, qui n'ai ni rideau ni store, et chez qui on peut donc observer la fixité de la posture, assise, près du plateau du petit-déjeuner, une cigarette brûlante fichée entre mes deux doigts ; le filtre résiste à la consommation.

Je sens le poids de ma cage thoracique, appuyée contre mon bras, soutenue par un coude. L'articulation de l'épaule fatigue. Il semble que les tissus se distendent sous le poids de ce volume pendu à mon flanc, vivant, se gonflant et se dégonflant silencieusement, tandis que mes membres inférieurs commencent à se faire sentir par un picotement léger, engourdi. La perception de la cour et du petit-déjeuner s'estompe sous l'assaut d'une sensation corporelle – une démangeaison subite, que je gratte en haut du front.

Je pourrais me lever et ranger. Plier les vêtements que je ne porte pas. Je pourrais trier les papiers qui sont sur mon lit. Le mieux serait de lire. Mais je ne parviens pas à concentrer mon attention, ni à demeurer allongée. Je ne parviens qu'à rester ainsi, en tailleur, et à sentir monter l'angoisse de la journée vide, sans rendez-vous, sans tâches. Dehors, près des arbres nus, les buissons, le gazon et les ifs sont étrangement verts. L'hiver n'a touché qu'aux arbustes et au ciel, où on ne discerne aucune trace de bleu, tant le blanc est uniforme. Je sens mes jambes nerveuses, impatientes d'être contenues en tailleur. Les tendons et les muscles m'élancent. Mes articulations sont pressurées, sensibles. Mais je demeure indolente dans cette souffrance. Parfois, une impulsion violente me force à remuer, à m'agiter. J'essaie de rester debout, de faire quelques pas dans le carré étroit de mon studio où je fuis l'appel des objets. Mais je me sens vite gauche, inutile. Je donne des coups de talons sur le sol, comme un cheval, pour décharger mon besoin d'agir – pour feindre de briser mon enclos, l'espace restreint entre les murs, le sol et le plafond. Je regarde la nudité du plafond blanc, plus dépouillé que la cour hivernale. Un crochet attire mon attention. Il semble fait pour passer une corde – l'attache d'un lustre ou le fil solide qui trancherait ma gorge.

Il est midi trente, la faim se fait sentir. Il reste quelques aliments, au réfrigérateur, mais la paresse de les prendre m'empêche de faire ces gestes simples. Je continue de regarder par la fenêtre, et le temps qui passe accroît mon angoisse. Je bois un verre de vin, dans l'espoir que l'alcool me calme. Mon désir n'est pas clair. J'aimerais qu'il soit l'heure de s'attabler au beau milieu d'une assemblée rieuse, bruyante, et qu'on nous serve un repas

copieux. J'aimerais parler à des voisins de table. Pourtant, quand je pense aux appels que je pourrais passer, je n'en vois aucun qui me fasse envie. Je ne me sens pas habitée par une conversation possible. Je ne pourrais parler que du jardin, des arbres nus et morts, contre le vert tenace des buissons. Au milieu des arbres, la vasque de la fontaine est sèche. Elle ne fonctionne pas. Le grand froid a généré sa suspension. D'ordinaire, j'écoute le bruit de l'eau. Aujourd'hui, je suis attentive au silence. Ce sont les bruits de mon corps que je perçois; ma déglutition, mon souffle, le froissement des tissus quand je remue mes jambes croisées ou que je frotte mes pieds engourdis, morts.

Il est presque une heure moins le quart et je dois prendre des décisions. Pour réfléchir, j'allume une autre cigarette. Je pense à l'avenir. Cette journée n'est rien. Mais elle prend tout son poids si je la compare aux journées qui ont précédé, à l'identique – vides; et aux journées à venir pour lesquelles je n'ai pas plus de projets. Mes jambes et mes mains tremblent. J'écoute les oiseaux qui se sont mis à chanter. Je me demande d'où vient cette torpeur que je ne peux pas secouer. Je n'en éprouverais pas la violence si elle était faite de langueur. De la rage m'habite, une envie de mordre, de blesser et de détruire. Je ne sais pas comment l'employer sinon en tirant sur mon mégot, ou en mordant la peau tendre tendue entre mon pouce et mon majeur. Cette morsure canalise mon impatience dans une sensation intolérable que la douleur soutient et prolonge.

Je relâche la pression de mes dents; j'essaie de chasser l'agitation de la morsure, et de me concentrer à nouveau sur mes sensations visuelles. Je remarque un arbuste plus gracie que les autres. La plupart ont des branches

épaisses, coupées comme des tronçons, mais celui-là possède des branches fines, qui s'aiguisent en pointes, brunes. Leurs bouts ne sont pas recouverts des petits ronds jaunes qui évoquent, sur les autres arbres, la formation de bourgeons, ou la chair nue de la branche coupée.

Les oiseaux se sont tus. Pas un ne pépie, seul, pour prolonger les chants mêlés. Une nouvelle voix, timide, paraît convier les autres à s'unir à elle. Mais le pépiement reste isolé, comme une invite déboutée dont l'oiseau souffre peut-être autant que je souffre de rester seule, assise, sans savoir comment rejoindre le monde peuplé de dehors, au-delà de l'enceinte tranquille du jardin. Je vois passer un oiseau comme une flèche fusant vers la terre, les ailes repliées, le bec en avant. Je me demande où il file, s'il rejoint un buisson ou s'il va ficher son bec en terre et rester planté ainsi, comme un très petit arbre au corps duveteux dont les branches auraient été rognées. Je soupire et je me frotte le front. Je vais m'allumer une autre cigarette, et essayer de me décider à faire quelque chose. Je pourrais au moins tirer les draps, arranger maladroitement le lit, pour signifier que la nuit est finie, le sommeil rompu – changer quelque chose pour donner peut-être un sens et une saveur neuve à mon immobilité.

Des impulsions contradictoires me paralysent. L'absurdité de cette inertie me consterne. Je ne bouge pas. Je ne comprends pas ma stupeur, ma contemplation impavide de la cour. Je ne comprends pas la contraction de mes mâchoires, la nouvelle morsure que je m'inflige, comme pour m'éveiller d'un sommeil. Je ne comprends pas le relâchement obsessionnel de cette tension dans l'observation et l'écoute des détails familiers d'un jardin qui, profondément, m'indiffère. Je ne sens que la violence des émotions que soulèvent en moi la paresse et la morbidité

de mon assise hébétée, face au dénuement de la cour dont je ressasse l'austérité.

Je la subis passivement, je reste assise.

Dès que je me lève, une sensation d'ennui insupportable me saisit, et je cogne un mur de mon poing serré. Il faut que je bouge pour secouer ma torpeur et la voir s'épanouir en une agitation violente, un sentiment d'impatience, de rage et de peur, contre les heures vides, la journée morne, et la solitude. J'aimerais pouvoir me concentrer sur quelque chose de plus que la fenêtre et les draps. J'allume une cigarette, et je constate que mes mains tremblent. C'est le lit qui retient le plus mon intérêt, à cause du désordre dont je devrais me défaire. J'ai envie de douceur, d'un ordre gentil, familial, où les papiers les plus importants seraient regroupés, sans risque de se perdre ou de manquer. Ou bien, j'aimerais laisser le feu gagner les plis décachetés et regarder brûler toute la matière administrative qui m'opprime, me brutalise.

J'entends les sons de mon corps. Le souffle étrangement haché de ma respiration, que quelque chose obstrue; quelques bruits venus de mon ventre, qui se distinguent dans les aigus de l'essoufflement sourd de mon halètement; et le frottement de ma peau, poisseuse, lorsque je remue mes jambes, pressées l'une contre l'autre.

Je bois encore du vin. Il est treize heures onze. Le temps passe lentement. À bien y réfléchir, je me souviens que j'ai un rendez-vous à quinze heures, qui aura la vertu de scinder ma journée – pour peu que je le fasse durer. Je me souviens aussi qu'à 19h30, je dois descendre au café du bas de ma rue pour rendre un stylo à une personne qui l'a perdu. Déjà, la journée prend une forme concrète, habitée. Les oiseaux ont recommencé à pépier.

Ils cessent au moment où je m'aperçois de leur chant, comme s'ils n'avaient pu gazouiller que dans l'indolence de mon attention. Je me sens molle. Je vais me resservir du vin pour que l'alcool restitue à mon indigence une saveur plus acceptable, celle d'une paresse ivre. Je vais mettre mes tennis pour aller acheter quelques produits dans la rue commerçante la plus proche de chez moi. Et je vais essayer de lire, pour que le temps qui me sépare du rendez-vous de quinze heures passe plus vite. Les oiseaux se sont tus. Je n'en discerne aucun perché sur les branches biseautées, pas plus que sur les buissons ou sur la margelle de la cuve vide.

Je ne tiens plus en place. Mon regard sur la cour devient mobile, nerveux. J'ai besoin de bouger, et mes pieds nus martèlent le sol jusqu'à ce que la trame végétale brûle mes talons. Je sens ma bouche lourde, et mon corps froid. Mort. Je reste saisie par la sensation qu'il s'effrite – que de fins morceaux s'en détachent et jonchent le sol comme des peaux mortes – qui me fragilise entièrement. L'érosion est lente, mais la friabilité s'affirme et je me sens dépouillée, abîmée de façon morbide par la perte constante de très petits bouts. Je me dis que je pourrais assister à ma disparition complète : à la formation d'un tas de déchets organiques, secs, en lieu et place de mon corps debout. Je ne sens plus le battement de mon cœur.

Je me gratte et j'ai l'impression que ma peau se décolle et reste fixée sous mes ongles, en grumeaux translucides, gris.

Je me suis agitée. J'ai ouvert la fenêtre, je l'ai refermée. J'ai hésité entre la laisser ouverte, et mettre un pull, ou bien ne plus l'ouvrir. J'ai tiré les draps. L'arrangement fait

illusion. On dirait maintenant que le jour s'est vraiment levé. Cette agitation n'a guère changé mes émotions. Une impression insupportable du temps qui s'étire et ma haine de la solitude ne me quittent pas, ignorant, dans le même temps, ce que le côtoiement d'autrui m'offrirait dans la langueur de ces journées inoccupées. L'angoisse serait différée – à supposer que je puisse m'en défaire au contact des autres. Une conversation ressemblerait à une activité pleine. Elle se distinguerait de ces moments où je reste assise, hagarde, à regarder les arbres taillés, alors que des émotions plus fortes et houleuses grondent en moi. J'entends le bruit d'un avion, un vrombissement lointain, puis le bruit d'une sirène de police ou d'ambulance. Il est 13h30. Je constate combien ce temps prolongé est court. C'est mon désœuvrement qui l'étire, et c'est aussi le silence de cette solitude, là où quelques mots échangés l'auraient déjà mené à 14h.

Mais je ne suis pas assez naïve pour être dupe de mon propre isolement. Au contact des autres, je suis à la fois pétrifiée et remplie de violence, d'une haine sourde. J'ai envie de m'assoupir ; ou bien de crier et de frapper. Je n'arrive pas à synchroniser mon besoin de contact avec la complicité réelle d'un échange. Quelque chose, en moi, m'empêche d'en faire l'expérience. Je fais semblant, je me décourage, je m'impatiente. Et je reste recluse, douloureusement assise sur mon lit, goûtant à l'extrême le malaise de mon engourdissement solitaire.

Je relâche mes muscles, je respire profondément pour que s'ouvre le plexus, et pour que le temps qui s'écoule soit celui d'une décontraction. Je sens mes bras qui se relâchent, mes mains molles, mon dos affaissé, et je regarde ce corps, sous moi, qui paraît tranquille, assis

en tailleur sur le même lit depuis – combien d’heures? je ne sais plus.

La régularité monotone des bruits extérieurs m’envoûte et me vide. J’entends les pas dans la cour, les voix, les cris, et la douceur de ces bruits domestiques résonne en moi avec tout le grondement d’un chaos sonore que je ne parviens ni à distancier ni à discipliner.

J’ai fini la bouteille de vin, et j’en ai éprouvé du plaisir. Je me suis dit, voilà une chose de faite. J’ai modifié le croisement de mes jambes, et l’un de mes pieds frémit. Je remue les jambes. J’aimerais que quelque chose se produise, qu’un coup de téléphone m’annonce un événement, me somme d’y participer. Probablement fuirais-je, feindrais-je de ne pas comprendre. J’éprouve la même répugnance à entrer dans l’action qu’à demeurer placide, passive. D’une répugnance à l’autre, j’oscille, et cette hésitation chaotique me donne la nausée. Je décroise et recroise mes jambes avec violence, pour les blesser – pour les punir de consentir au respect d’une assise sans terme. Je me pose la question de descendre au café, avant l’heure du rendez-vous, pour voir le monde, l’agitation que je ne peux pas percevoir ici, pour entendre des voix, des voitures, des tintements de vaisselle et de verres, les cris des commandes passées au comptoir. Mais je redoute l’ennui d’être assise seule à une table où je ne ferai rien, où je regarderai les autres manger et bavarder, en me demandant pourquoi je ne suis pas attablée avec eux, riant des mêmes choses ou m’alarant des mêmes catastrophes. Si j’allumais la télévision, des voix empliraient ma chambre. Mais que diraient-elles?

Ici, comme au café, je redoute l’emprise assourdissante des sons extérieurs – l’emballement des conversations et des bruits de la rue, une télévision; l’insistance des

moteurs, la stridence des ambulances, des cris, des klaxons, d’une musique, du hurlement muet coincé dans ma gorge en réponse à l’hystérie du chaos des chaussées.

Je bois mon vin à petites gorgées, en observant sa couleur dorée d’urine. Je devrais appeler quelqu’un; exprimer le désarroi que mon immobilité me cause. Mais que pourrait-on me dire, sinon de me lever pour secouer cette indolence et sortir en ayant pour but les mille petites choses que chacun sait trouver à faire, dehors? Je ne sais pas ce qui m’en empêche. Mais je reste impuissante. Je ne peux pas. Je ne veux pas. Tout désir m’a quittée et chaque action ne se présente plus que comme une tâche, une corvée, en même temps que l’inactivité me rend folle. Je me sens comme un cadavre, épuisé, furieux d’être couché – prisonnier.

Les oiseaux ont repris leurs chants mêlés, et je me demande si ces chants forment un langage que les bêtes comprennent. Quelque chose qui concernerait par exemple la nourriture à se procurer, les coins les plus favorables au repos, ou à la nidification. Un bruit de planche tirée contre de la pierre, incongru, coupe le chant, qui ne s’interrompt pas mais s’adoucit. Au bout de ma cigarette, la cendre est si longue qu’elle menace de tomber. Il est 13h53. J’ai le temps de finir le vin que je me suis servi. Il est froid, et il n’a pas un goût très fort. Je regarde le ciel. Il ne pleut pas, mais je discerne le mouvement des nuages auquel je ne prêtai pas attention auparavant. Il s’agit d’un seul nuage, et il a déjà disparu. C’était un nuage plus sombre que le ciel; une fumée dense, grise. D’autres nuages passent, d’autres agglomérats de fumée, d’un gris plus prononcé que le blanc du ciel. Les oiseaux continuent de chanter, avec férocité.

Il est 14h13. La férocité de leur chant me plaît; elle résonne en moi.

Je me lève.

J'ai marché dans mon appartement en buvant une cannette de substitut de repas. J'ai réajusté mon pantalon et j'ai enfilé un pull en rouvrant la fenêtre. J'ai entendu le bruit, les échos lointains des rues. En marchant, je regardais l'appartement, le désordre. Je regardais aussi le jardin, d'un autre point de vue que celui que j'avais lorsque j'étais assise. Les buissons formaient une bande épaisse de végétation, à l'écart des arbustes et de la vasque. Mais ce n'est qu'en traversant la cour, dehors, que j'ai perçu qu'il pleuvait et que le sol de pierre était luisant, glissant. La végétation remuait légèrement, sous l'effet d'une brise. J'ai découvert que les ronds jaunes des arbustes coupés n'étaient les bourgeons d'aucune fleur, mais bien la chair nue du bois coupé droit.

Dans le coin fumeur du café, j'ai commandé du vin. Il y avait six personnes, moi exceptée – quatre hommes qui terminaient de déjeuner, et un couple. J'ai continué à fumer en regardant la rue. Je ne voyais plus le jardin ni la fontaine désaffectée, mais je voyais d'autres ifs, la terrasse couverte et vide à l'extérieur du café, et les voitures qui traversaient le carrefour en s'arrêtant aux feux du croisement. Ce n'était plus ma cour, mais c'était la même hypnose et la même pauvreté spectaculaire des paysages, tandis que des sons neufs venaient augmenter cette contemplation – des sons harcelants, étouffants : ceux des consommateurs, du carrefour et de la chaussée. Tous ces bruits semblaient hurler, crier en moi, briser la paix fragile que je m'étais maladroitement forgée. Ils résonnaient, détruisant la sensation d'unité que j'avais

construite dans la sérénité d'un moment. Ils claquaient, frappaient, me laissaient excédée, exaspérée, vidée, impuissante à recouvrir la rumeur plus douce de mes voix intérieures, d'un murmure rompu.

J'ai vu un homme quitter l'intérieur du café, une cigarette éteinte à la bouche, fouillant ses poches pour trouver du feu. J'ai regardé les trottoirs détrempés, l'irrégularité du ciment beige délimitant et fixant les dalles de pierre grise, inégales, pleines d'aspérités où l'eau de pluie s'était accumulée. J'ai vu passer une femme en noir, avec un grand parapluie rouge. J'ai regardé les plastiques tendus de la terrasse protégée où j'étais, les lacets de cuir pendants permettant de les tenir enroulés par beau temps. Mon angoisse ne se relâchait pas. Je me suis à nouveau assise en tailleur. Je me sentais aussi paralysée que dans la solitude de mon appartement, mais davantage cernée et enfermée, malgré l'étendue des perspectives ouvertes autour de moi. Le contexte, les bruits agressifs, les présences, me punaisaient à ma chaise, comme un insecte vivant, épinglé. Et je me suis demandé ce que faisaient les autres à cette heure de la journée – quels autres ? Tous les autres ; tous ceux qui ne restaient pas, comme moi, assis en tailleur sur des sièges pour regarder alentour. J'ai essayé de boire mon vin plus vite, pour qu'arrive l'ivresse. Je n'avais même pas emmené de livre. J'attendais que le vin et le calmant pris fassent leur effet, me délivrent de ma stupeur.

Je voudrais la paix, la sensation d'un moment juste que ne viendrait gâcher aucun vide, aucun manque. Je voudrais adhérer à l'hypnose de ce que j'observe sans plus éprouver d'écart entre les objets perçus et l'impaticence de mon corps et de ma pensée à accomplir

quelque chose. Je ne sais même plus depuis combien de temps je me suis enfoncée dans cette léthargie, habitée de colère et de frustration – d’une souffrance dont je ne situe pas la cause, sinon dans la langueur des jours que je ne sais pas comment vivre, et dont la lenteur vide m’étouffe.

Dans la désincarnation de mes journées, je me sens aux aguets. Je guette le poids et la sensibilité de mon corps absent, qui s’oublie, puis se signale à moi par des douleurs violentes et inattendues, ou par des engourdissements qui signent la distraction profonde de mon état. L’observation répétée des mêmes objets m’envoûte au point de me faire oublier les points de tension de ma posture, les points de lésion ou de rupture. Pourrais-je m’éveiller un jour de mon hébétude et découvrir mon corps cassé, brisé par l’immobilité contrainte où je l’aurais abandonné? D’autres fois, une écoute aiguë de mes sensations corporelles vient remplacer toute disponibilité aux images et aux bruits. Je jouis de la vivacité d’impressions internes, étranges.

Je me suis absorbée dans la contemplation des voitures, cherchant à discerner les conducteurs à travers les vitres fumées, embuées de pluie. Les sons et les images étrangères à ma propre réalité m’envahissent comme des coulées de lave noire; une pâte solide qui me suffoque et qui m’emplit d’images et de sons hétérogènes, effrayants, étouffant le murmure de mon souffle et de ma propre vie. Je me suis sentie annexée par les trépидations extérieures – violée.

Quand j’ai regardé mon portable, il était quinze heures, et je me suis mise à guetter la rue. L’angoisse de la solitude et du désœuvrement a lâché en moi, pour faire place à une autre: celle de l’entretien. Il allait

falloir abolir la distance, tout en sachant la maintenir, la mesurer. Mais je ne sais doser la promiscuité qu’à travers un retrait figé et mortifère.

Je me sens coupée du monde, alors qu’il est tout proche. Il bat, il bruit, juste en bas de chez moi. Il est palpable dans la vie du café où les clients entrent, sortent et parlent. Pourquoi ne puis-je l’atteindre, le sentir connecté avec moi?

Un autre espace du café s’est ouvert. La jeune serveuse a roulé la bâche plastique qui le séparait du coin fumeur, et j’ai changé de place. Il y fait plus chaud et je peux retirer mon manteau. Mais mon rendez-vous n’arrive pas, et je décide de finir mon vin avant de remonter chez moi. Le vent s’est levé; les arbustes remuent plus fort et les bâches plastiques cognent contre leurs attaches. Je ne vois plus le carrefour, mais j’entends le bruit violent, vivant, des voitures qui redémarrent et accélèrent pour emprunter l’une des voies ouvertes par le croisement. Je les entends décélérer aux feux, devenir silencieuses.

Mon rendez-vous arrive finalement, l’air hagard: Yann s’est fait voler son sac dans un café.

Je commence à sentir l’effet calmant de l’alcool, mêlé aux médicaments que j’ai pris. Yann me propose d’aller rendre visite à un de ses amis. Mais je ne me sens pas capable de me concentrer sur autre chose que sur moi-même. Il est 15h43. La journée est loin d’être terminée. J’exprime mes émotions, dans le désordre où elles se présentent, dans leur incohérence: la férocité des impulsions et la mollesse de mon inertie. Yann me demande si le fait de le voir change quelque chose à ma solitude, où si l’angoisse me mure en moi-même. Je réfléchis, je ne sais pas. Il me demande si d’autres personnes que lui se soucient de moi, s’occupent de moi. Je ne sais

pas quoi répondre. Sa question me fait rire. Je n'ai nul besoin d'être prise en charge. Je ne suis pas malade à la manière d'une enfant fiévreuse. C'est une maladie plus insidieuse, intolérante à l'échange et aux soins – mystérieuse à mes propres yeux.

Je me tais, j'écoute les bruits de la rue se décanter, et j'entends passer un avion. Quand je me retourne, les clients du café ont changé. Il est 16h. Yann parle au téléphone avec la personne qui doit l'héberger ce soir.

Je suis détendue. J'ai envie de caresser mon visage. Je le palpe. Je sens l'étrange dureté des os sous la souplesse des tissus. J'aimerais pouvoir les dénuder, toucher directement la solidité des attaches, observer leur compacité crayeuse. J'écoute, hébétée. Parfois, lorsque la panique devant la brusquerie des sons cède en moi, je me sens unie et composée par les bruits des moteurs, le passage des voitures et des bus. Chaque vrombissement, chaque accélération, module mon impression d'être faite de cette matière chaotique et bruyante, du fond sonore mécanique qui obsède mon oreille. Et je me sens aussi ouverte et éventée qu'une avenue où circuleraient des véhicules en tous sens, le cœur grondant de leurs vibrations sourdes. L'agitation du dehors m'emplit si vite que j'ai le sentiment de ne plus avoir d'intériorité; de n'être que le réceptacle de la rumeur heurtée de la rue, de sa cacophonie, et de l'angoissante vitesse avec laquelle les sons et les images se chassent et s'imposent.

La journée se précipite, elle devient presque impensable: j'ai deux rendez-vous.

À 17h, Iliana m'explique qu'elle s'est achetée le matin même un sac Stella Mac Cartney, et des bottes, à 25 % du coût réel.

Je suis repassée chez moi entre mes rendez-vous, et le ciel du soir approchant était sombre, les buissons presque noirs.

À présent, j'attends encore Yann, à 18h.

Si je prends la mesure de la journée écoulée, elle est vide, distraite par des rendez-vous où je n'ai pas réussi à entrer en contact avec autrui. Mais en quoi ce contact aurait-il consisté, pour qu'il me parût accompli? Je reviens toujours aux mêmes questions, comme j'accomplis toujours les mêmes gestes.

Je suis restée en tailleur, à la terrasse du café où mes rendez-vous se sont succédé. Avec le vin et les calmants, l'angoisse est résiduelle. La lassitude l'a remplacée. Je vois la nuit tombante, le ciel bleu vif, profond, et les voitures qui roulent avec leurs phares allumés. Je me sens partagée entre la torpeur avinée de mes membres, de ma langue pâteuse, et le sentiment que la journée a été gâchée, repoussée aux échéances qu'un agenda flottant m'a fixées. Mes rencontres ne m'ont apporté aucun soulagement. Dehors, il me semble toujours être assise dans l'isolement de mon appartement, avec la douleur de mes jambes, et l'introspection forcée que favorise mon inaptitude à m'absorber dans une activité. L'agitation de la rue m'agresse en polluant l'écoute de mon propre corps, et me rassure à la fois. La rumeur ambiante me cherche et m'annexe. Je deviens un réceptacle vide. Je me fais l'écho des bruits violents de la chaussée et du café.

C'est le soir. Une pointe envieuse commence à m'éperonner. Le soir, c'est le moment des réjouissances, le moment où les autres – tous les autres – se retrouvent en nombre pour s'amuser. Près de moi, un couple s'embrasse sans pudeur et cette vision m'agresse – moi qui n'ai pas d'amant, et qui vois chaque matin mon corps nu, seul,

sous l'eau de la douche ; mon corps vacant, disponible pour être palpé – jamais caressé pourtant ; intact sous l'eau tiède qui le baigne et qui chasse la mousse du savon. Ai-je vraiment envie qu'il soit touché ? J'en suis curieuse, plus que désireuse.

J'attends mon rendez-vous de 18h avec la hâte qu'il finisse et qu'il soit l'heure de m'allonger et de m'endormir. La solitude, alors, me sera douce.

Yann arrive et il me montre un livre, un exemplaire unique, où le texte est mêlé de dessins et de phrases manuscrites, qui forment un ensemble relié, encastré dans un coffret gris. Il me demande si je me sens chez moi dans ma propre maison, puisque j'y suis paralysée, et que le langage n'arrive plus vraiment à habiter le temps où j'y suis assise. Je ne comprends pas sa question. Je ne sens plus en moi que la lutte entre la fatigue et l'impatience.

Yann me regarde et je remarque que son visage est tiré, cerné. J'observe sa main, marquée d'un tatouage qui part du poignet et qui s'éclate en lignes noires et fourchues, près des phalanges.

Le camion des poubelles passe dans la rue, et le vacarme des voitures couvre la conversation. Je me laisse envahir par le bruit et je reste plongée en moi-même. Yann est absent, soucieux, tandis que le bruit des ordures déversées suspend tout échange. Il parle à bâtons rompus. Il cherche à connaître le détail de ma dernière aventure amoureuse. Il bute contre l'écueil de ma mémoire. Je ne me souviens pas. Après un effort important, je parviens à convoquer les images adéquates. Mais à brûle-pourpoint, rien ne me vient. Je ne me souviens pas que ma mémoire se soit détruite ; elle ne s'est jamais construite. Intérieurement, je suis vide d'images et de

souvenirs ; c'est le même fracas insensé que celui de la rue. J'écoute la circulation, le bruit de la benne, et les moteurs des voitures qui attendent que l'artère se libère.

J'oublie tout. Je m'oublie.

Je ne sais pas où a fui ma pensée – celle qui me tenait prisonnière mais qui me distrairait aussi, sous la forme fréquente d'un ressassement épuisant. Aujourd'hui, mon esprit est vide, et la lenteur du temps s'y écoule de façon presque palpable, liquide. Devenu poreux à tout ce qui le touche, comme un miroir que je transporterai partout avec moi et qui abriterait des formes hétérogènes et parasites, dissonantes d'avec les émotions que j'entretiens.

Je rentre chez moi.

Il est 20h24. J'ai presque tout éteint dans l'appartement. La lumière qui me parvient est celle des loupiotes qui éclairent, la nuit, le jardin. Les rideaux sont toujours tirés, à toutes les fenêtres, et je ne peux épier aucun voisin, mais de la lumière filtre à travers les tissus ; celle des intérieurs allumés. Certaines fenêtres restent opaques et grises. C'est par les lumières diffuses et jaunies que mon œil est attiré. Il ne s'y passe rien que je puisse déceler – les carreaux lumineux, jaunes, demeurent aveugles. La lumière suggère la vie de ces intérieurs dérobés. Chez moi, tout est noir, ou gris. La lumière de la salle de bains allumée en guise de veilleuse, je peux surveiller mes objets, constater leur innocuité dans l'ombre. J'aimerais pouvoir me transporter, invisible, pour voir ce que les autres font à cette heure – s'ils dînent ou s'ils dansent ; s'ils sont seuls ou en nombre. Spontanément, j'imagine qu'ils sont en nombre et s'amuse. Mais cette pensée ne me cause plus la même jalousie furieuse qu'auparavant. Fatiguée, chaque chose me paraît à sa place, et la

pensée des réjouissances des autres perd de son attrait. Je somnole en regardant les arbustes que les lampes basses éclairent. Leurs ampoules, de faible intensité, parviennent tout juste à suggérer les allées piétonnes qui sillonnent entre les arbres et que personne n'emprunte; l'accès du jardin est interdit.

Je sens le sommeil me gagner et je suis satisfaite que la journée s'achève ainsi, aussi tôt soit-il pour ceux qui débudent la soirée et qui s'appêtent à boire et à manger en bavardant. Peut-être que l'une de ces tablées est déjà installée derrière les rideaux aveugles des plus grandes fenêtres. Pour le moment, je contemple le ciel gris rose au-dessus des toits d'ardoises et des fenêtres éclairées, et la clôture sombre des fenêtres situées en dessous. J'observe l'ombre des arbres taillés du jardin, immobiles, insensibles au froid. Je regarde les loupiotes.

Je vois mon corps nu sous moi, dans la posture assise qui m'est familière. Il paraît lisse et tranquille, mais si je le touche, j'en découvre la texture moite et fuyante, comme une membrane friable.

Les draps sont vides et froids.

Durant la nuit, je me relève: toutes les lampes sont éteintes. La cour entière est plongée dans l'obscurité. Cette densité sombre me donne le sentiment que tout est fini, que le temps s'est arrêté, et que ma souffrance s'est figée, interdite. Je fume dans le noir, je me sens en paix.

Ce matin, je satisfais à la répétition usante des mêmes gestes: faire mon café, préparer l'eau, le lait. Je regarde le même décor, plus sombre qu'hier. Il a dû pleuvoir car tout semble humide, foncé. Les arbres nus sont noirs, les buissons et les ifs d'un vert dense, et les toits anthracite luisants. Je bois mon café. J'entends quelque chose vibrer

dans la cuisine. Je m'assieds par terre. Maintenant, je ne vois plus les immeubles ni la végétation, mais le ciel blanc, et le dos d'un autre immeuble, couvert d'une treille. La treille comporte un quadrillage serré. Plus bas, elle imite des portes en ogives et des fenêtres. De quoi sera faite cette journée? L'angoisse n'est pas encore montée. Il me reste du temps. Mon café n'est pas achevé.

En marchant près du lit, je remarque qu'au fond du jardin, la treille forme une avancée; elle recouvre une proéminence du bâtiment. Près d'elle, des feuilles sont fanées, jaune d'or, rouges. Sur les rebords de quelques fenêtres, il y a des pots avec des fleurs rouges, qui ressemblent à des épis.

Il est 9h30, l'angoisse commence à se faire sentir. J'ai bu quatre tasses de café, et j'en boirai probablement une cinquième avant d'être rendue à ma pleine oisiveté. Sous mes fesses, je sens la trame dure du jonc de mer. J'imagine qu'elles en seront marquées quand je me relèverai. Le jonc de mer blesse aussi mon pied, replié sous l'autre jambe, qui le presse contre la trame. Dans le jardin, une longue tige blanche s'élanche, près de l'avancée de la treille et des feuillages d'automne; une longue tige terminée par une coupole dirigée vers le sol, comme une douche ou un spot lumineux. Les ardoises, sur le toit, sont inégales.

Je me sens vide, habitée par le froid de la cour et par la nudité des arbres dans le vent. J'aimerais me souvenir de quelque chose; rester assise et caresser une image enfuie, en ressusciter les contours, les odeurs, les sons – la mélancolie peut-être? J'aimerais sentir la plénitude du temps passé, en lieu et place du vide de ma pensée lorsque j'essaie d'invoquer des moments vécus, des visages ou des lieux. L'amnésie touche tout, dévore tout,